

Jean Lopez  
Lasha Otkhmezuri

# Barbarossa

1941. La guerre absolue

PASSÉS / COMPOSÉS





Barbarossa



Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri

# Barbarossa

1941. LA GUERRE ABSOLUE

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3187-9

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition : 2019, août

© Passés composés / Humensis, 2019

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Cartographie : Aurélie Boissière

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# Sommaire

Introduction .....	9
--------------------	---

## PREMIÈRE PARTIE Vers des Indes brumeuses

Prélude. Le dîner de la rue Bendler .....	17
Chapitre 1. Une guerre rêvée par un homme .....	23
Chapitre 2. Solitudes soviétiques .....	53
Chapitre 3. Le pacte .....	87
Chapitre 4. La décision d'attaquer .....	126

## DEUXIÈME PARTIE De l'art de se tromper

Prélude. <i>Si la guerre arrive demain</i> .....	177
Chapitre 5. Recette allemande pour une catastrophe .....	182
Chapitre 6. Recette soviétique pour un désastre .....	223
Chapitre 7. Les ordres criminels .....	262
Chapitre 8. Staline sourd et aveugle ? .....	292

## TROISIÈME PARTIE L'URSS un genou à terre

Prélude. « J'ai honte devant mon père parce que je suis resté en vie » .....	329
Chapitre 9. Dimanche 22 juin 1941 : le jour le plus long .....	338
Chapitre 10. La bataille des frontières (23 juin - 9 juillet) .....	384
Chapitre 11. De l'euphorie aux premiers doutes (10-30 juillet) .....	438
Chapitre 12. Kiev, Moscou ou Leningrad ? .....	478
Chapitre 13. Le retour de la terreur stalinienne .....	539

*Barbarossa*

QUATRIÈME PARTIE  
L'automne des illusions

Prélude. La République antisoviétique de Lokot .....	587
Chapitre 14. Le double cataclysme de Viazma-Briansk .....	595
Chapitre 15. La Wehrmacht grippée .....	635
Chapitre 16. Les grands mouiroirs à ciel ouvert .....	681
Chapitre 17. Staline et Hitler face à leurs alliances .....	707

CINQUIÈME PARTIE  
L'hiver de l'échec

Prélude. Un voyage en Crimée .....	751
Chapitre 18. Le dernier effort (15 novembre - 4 décembre) .....	761
Chapitre 19. La contre-offensive soviétique .....	797
Conclusion .....	843
Notes .....	851
Sources imprimées .....	903
Bibliographie .....	909
Index des noms .....	929
Index des lieux .....	943
Table des cartes .....	949
Table des matières .....	951

## Introduction

« Jusqu'à présent, aucun adversaire, à l'Ouest comme à l'Est, n'a été à la hauteur de notre volonté de vaincre, de notre instinct pour l'attaque<sup>1</sup>. » C'est avec ces mâles paroles que le général Johann Pflugbeil, commandant de la 221<sup>e</sup> division de sécurité, s'adresse à ses hommes dans son ordre du jour du 21 juin 1941. Le lendemain, cette unité, parmi les plus médiocres, pénètre en Biélorussie soviétique. Après des combats devant Sloutsk et Bialystok, qui lui coûtent 186 pertes, le 27 à l'aube, son avant-garde pénètre dans cette dernière ville sans tirer un coup de feu. Une délégation d'habitants se présente à l'hôtel Ritz, où s'est installé le commandement. Sur un linge blanc, elle offre le pain et le sel en signe de bienvenue. Le lendemain, le général Pflugbeil exprimera à ses hommes « sa plus complète reconnaissance<sup>2</sup> » et tiendra à en décorer plusieurs, en personne. Ces mots et gestes de gratitude envers une unité de la Wehrmacht – à laquelle se mêle un bataillon de police – ne récompensent pas les combats des jours précédents mais l'assassinat gratuit, le 27 juin, de plus de 2 000 Juifs de la ville, fusillés dans les maisons et les rues, assommés ou brûlés vifs dans la synagogue. À l'image de la 221<sup>e</sup> division de sécurité, au premier jour de l'été 1941, trois millions de soldats allemands entament une marche de 1 000 kilomètres dans la poussière, la chaleur et le sang. Comme le héros de Joseph Conrad remontant le fleuve Congo vers le royaume de l'horreur, ils se précipitent dans une bataille qu'on leur a présentée comme différente de toutes les précédentes. Elle le sera en effet. En quelques semaines, ces soldats se transformeront en membres de l'armée la plus criminelle de toutes les histoires. Ils sont devenus l'armée d'Hitler.

Sept jours après le massacre de Bialystok, le général Dimitri Pavlov, jusqu'à peu commandant du puissant Front de l'Ouest, est arrêté par le NKVD<sup>3</sup> dans la petite gare de Dovsk. Ce prestigieux chef de l'Armée rouge, couvert de décorations gagnées en Chine et en Espagne, membre du parti communiste depuis vingt-trois ans, est torturé sans relâche durant deux jours, sous les yeux du Torquemada rouge, Lev Mekhlis. Il avoue ce qu'on veut, que sa vie n'a été que mauvaises actions et desseins subversifs contre le premier État ouvrier de l'histoire. Le tribunal militaire le reconnaît coupable « de lâcheté, d'inaction, d'abandon de la direction des troupes, d'abandon non autorisé de positions de combat ». Les pseudo-aveux de Pavlov contiennent les noms de pseudo-complices, tous officiers de haut rang du Front de l'Ouest, qui sont fusillés avec lui quelques jours plus

tard. Le 1<sup>er</sup> octobre suivant, le père du général, sa mère, son épouse, sa belle-mère et son fils seront déportés en Sibérie, où presque tous s'éteindront de misère.

Le la de l'opération Barbarossa est donné : la Wehrmacht entame une guerre d'extermination et de colonisation ; l'Armée rouge et la population soviétique se vident de leur sang, prises entre les feux d'un ennemi sans pitié et les assauts de la terreur stalinienne.

L'opération Barbarossa cumule les particularités. À ce titre, elle occupe une place à part dans l'histoire militaire. Jamais, depuis les guerres de religion, un conflit militaire n'a été idéologisé à ce point. Des deux côtés, des troupes politiques – SS/SD et NKVD – poursuivent des objectifs propres, dont de nombreux éléments sont néanmoins intériorisés par l'encadrement et la troupe. Les Allemands tentent de présenter leur aventure comme une croisade paneuropéenne, en appelant à eux armées de l'Axe et contingents venus des pays occupés ; les Soviétiques font donner partout les partis communistes, leur Cinquième Colonne. Les deux armées sont nourries de cultures militaires spécifiques. Les Allemands apportent dans leurs bagages une tradition de violence contre les civils ennemis, l'obsession des francs-tireurs et des partisans, la primauté donnée au combat sur toute autre forme d'engagement militaire. L'Armée rouge est la créature d'un parti politique, dont elle intègre les organes et les méthodes de surveillance et de répression ; elle est indifférente au sang versé par ses soldats ou aux souffrances de ses propres citoyens. Les visions politiques des deux adversaires se nourrissent de mythes puissants – judéo-bolchevisme et complot capitaliste – qui marquent les opérations, la diplomatie, les buts de guerre.

Wehrmacht et Armée rouge sont, de loin, les deux plus gros instruments militaires de l'époque. Dix millions d'hommes, 30 000 avions, 25 000 chars, s'affrontent durant les six mois que dure l'opération Barbarossa sur un territoire grand comme deux fois la France, ce qui donne lieu à des figures militaires hyperboliques : les plus gros encerclements, les percées les plus spectaculaires, les affrontements les plus brutaux. Les retournements les plus improbables aussi : comment l'Armée rouge, monstre pataud, dominée de la tête et des épaules, détruite deux fois, reconstruite deux fois, a-t-elle pu se sauver d'un désastre qui semblait au monde entier inévitable ? Comment la Wehrmacht a-t-elle pu pousser son effort jusqu'à tomber littéralement en morceaux ? Connait-on, s'agissant des directions militaires et politiques, des aveuglements d'ampleur comparable ? Qui, comme Staline, s'est fait surprendre par une attaque qui se dessinait sous son nez, jour après jour et pendant des mois, et dont il avait été averti cent fois ? Qui, comme les chefs de la Wehrmacht, s'est refusé à voir que cet adversaire que l'on donnait pour mort allait sortir du tombeau et frapper avec vigueur ? Des deux côtés l'on se berce d'illusions, de soi-disant fragilité, d'origine raciale, du système soviétique, ou de solidarité attendue des ouvriers sous uniforme allemand ; l'on sous-estime l'adversaire et l'on surestime ses propres forces à un point qui défie tout bon sens militaire ; l'on croit à une guerre courte et peu sanglante pour soi-même ; l'on applique des plans d'opérations ineptes, comme conçus par des dilettantes œuvrant dans un monde de purs concepts ; l'on croit détenir la formule magique de la victoire, qu'on la nomme « *Blitzkrieg* » allemande ou pensée opérative soviétique.

## *Introduction*

Le résultat de cette moisson de superlatifs est la création d'un brasier de proportions monstrueuses. Combats, exécutions, exactions, famines délibérées, tuent en deux cents jours plus de 5 millions d'hommes, femmes et enfants, soldats et civils. Mille morts à chaque heure, nuit et jour. C'est, sur un seul front, le semestre le plus létal de la Seconde Guerre mondiale et, sans doute, de toute l'histoire humaine. L'enfer de Dante est une tiède géhenne comparé aux grands mouroirs à ciel ouvert qui s'égrènent le long de la ligne de front, dans Leningrad assiégé, dans les 200 camps de prisonniers de guerre soviétiques, dans les milliers de ravins et de fossés antichars où l'on assassine les Juifs, dans les villes occupées, ravagées par la faim. Le nazisme et son armée donnent la pleine mesure de leur potentiel de destruction, de nature centrifuge : on tue l'autre. Pour survivre à l'assaut, le bolchevisme stalinien radicalise sa violence, de nature paranoïaque et centripète : on tue d'abord parmi les siens. Il utilise les armes avec lesquelles il a édifié une industrie, collectivisé l'agriculture, éliminé des classes sociales entières. Contrairement à ce que certains intellectuels soviétiques ont ressenti pour eux-mêmes, la guerre ne change pas le stalinisme : elle l'exalte.

L'échec de l'opération Barbarossa a engendré des conséquences considérables et à longue portée. Elle renverse le sablier du conflit et permet d'apercevoir le terme de l'aventure nazie. L'État soviétique, suicidaire du fait des dérèglements même du système stalinien, prolonge son existence de quarante années par sa victoire et le retentissement qu'il sait lui donner. La Shoah est lancée sur une voie sans retour. La Grande Alliance avec l'Occident se forge, dans le ressentiment, les arrière-pensées et les ambiguïtés qui feront l'après-guerre. Le destin des nations d'Europe centrale et orientale, celui de la Finlande, qu'elles soient alliées au Reich ou occupées par lui, est à nouveau jeté sur le tapis vert de l'histoire.

Ce semestre d'une densité extrême méritait sa fresque. C'est à la brosse que nous nous sommes attachés. Nous avons voulu présenter une vision équilibrée des deux camps – et de leurs alliés respectifs –, passant du Kremlin à la Redoute du loup, des états-majors des Fronts à ceux des groupes d'armées, du NKVD aux Einsatzgruppen, des unités en marche aux usines et aux fosses d'exécution. Que la vision se veuille équilibrée signifie que les adversaires ont droit à une place équivalente, non que nous les renvoyions dos à dos. Leur accoler à tous deux l'étiquette « totalitaire » – ce qui ne nous pose aucun problème conceptuel – n'impose pas d'oublier qu'ils diffèrent autant qu'ils se ressemblent. Les morts de l'opération Barbarossa sont bien à charge de l'Allemagne, le pays agresseur.

L'ouvrage s'organise en cinq parties, précédées chacune d'un prélude qui se focalise sur un moment, un lieu ou un aspect particulier. La première partie retrace la genèse de l'opération Barbarossa, depuis les brasseries de Munich jusqu'à cet été 1940, où tout s'est joué. La deuxième fait état des plans, des préparatifs, des outils militaire et politique, des alliances, des données fournies par le renseignement. La troisième partie plonge dans les combats ; elle court du dimanche 22 juin à la fin septembre 1941, quand l'euphorie allemande initiale fait place au doute. En quatrième lieu, l'analyse porte sur les six semaines qui courent du 1<sup>er</sup> octobre au 15 novembre 1941, quand une double et gigantesque

victoire tactique débouche sur un échec opérationnel. Enfin, la dernière partie donne à comprendre comment le ressort détendu de la Wehrmacht repart en sens inverse sous l'effet d'un coup de boutoir surgi des forêts.

Les matériaux abondent. Archives militaires et diplomatiques, mémoires, journaux d'unités et écrits personnels, rapports, enquêtes, interviews de vétérans menés par nous-mêmes, sont mis à profit, qu'ils aient été écrits en russe, en ukrainien, en allemand, en anglais, en géorgien, en italien ou en espagnol. Côté allemand, la nouveauté vient du travail considérable accompli depuis les années 1980, hélas presque jamais traduit en français, par la génération d'historiens qui se sont dédiés à l'histoire de la Wehrmacht à l'Est, ses modes de combat, d'occupation et de répression, sa participation (massive) à la Shoah : Klaus Jochen Arnold, Martin Cüppers, Jörg Ganzenmüller, Christian Hartmann, Johannes Hürter, Peter Lieb, Klaus-Michael Mallmann, Jürgen Matthäus, Dieter Pohl, Felix Römer, Christian Streit et bien d'autres. De nouvelles et importantes séries de documents sont apparues : les *Ereignismeldungen* sur les Einsatzgruppen, l'énorme *Verfolgung und Ermordung der Europäischen Juden*, les 32 volumes du journal de Goebbels, achevés d'éditer en 2008 par Elke Fröhlich. Les monographies d'unités ont aussi été mises à profit : celle de Hartmann, qui a travaillé sur cinq unités types (*Wehrmacht im Ostkrieg*), celle de Christoph Rass, auxquelles il faut ajouter les précieuses études parues dans la série *Zeitalter der Weltkriege*, chez Ferdinand Schöningh.

En russe, nous avons pu faire fond sur la masse de sources imprimées livrées dans les années 1990-2000, celles de Boris Eltsine. Staline avait pris l'habitude, dès la guerre civile, d'utiliser le télégraphe Baudot pour communiquer avec les Fronts. C'était alors un moyen encombrant et peu efficace ; aujourd'hui, c'est une aubaine. Ses conversations avec les armées, ainsi que les ordres de la Stavka et de l'état-major général, ont en effet été publiées dans la série *Russkii arkhiv*. En 2015, un effort remarquable d'Oleg Khlevniuk a abouti au catalogue annoté des décrets du GKO, le superorganisme de gestion du conflit. Quantité de documents sur l'époque stalinienne ont été publiés par la fondation « Démocratie », lancée par Alexandre Yakovlev en 1993. La mission de cet organisme était de retrouver dans les fonds d'archives des papiers inconnus. Une des directions principales de recherche ciblait les activités des différentes polices, Tchéka-OGPU-NKVD, MGB-NKGB. Plus de cent volumes ont été édités. Faute de financement russe, la fondation s'est tournée vers l'étranger, notamment les universités. Mais la « loi sur les agents étrangers » de 2012 a tari cette source et contraint « Démocratie » à cesser recherches et publications. Au compte-gouttes, néanmoins, des documents venus des archives du FSB et de la Présidence russe – anciennes archives du Politburo –, continuent de paraître. Ainsi en 2010 et en 2015, pour les 65<sup>e</sup> et 70<sup>e</sup> anniversaires de la victoire, deux intéressants recueils de documents de la Grande Guerre patriotique ont été publiés. Il s'agit d'actes divers que Staline recevait des membres du GKO, mais aussi de lettres que les militaires lui adressaient. Ces documents sont reproduits avec les annotations de Staline.

Les journaux intimes constituent aussi des sources précieuses, notamment pour saisir les mouvements de l'opinion et ce produit phare de la société soviétique, la rumeur. Nous avons utilisé, comme autant de fils rouges, les écrits

## Introduction

personnels de Vladimir Vernadski, Liubov (Liuba) Chaporina, Lidia Ossipova, Mikhaïl Prichvine, Anna Ostroumova-Lebedeva, Gueorgui Efron, Vladimir Gelfand, Semion Poutiakov. Tenir un journal dans l'Armée rouge était interdit. Enfreindre cette loi pouvait entraîner de lourdes peines, y compris la mort, ce qui sera le cas de Semion Poutiakov. Outre les journaux de civils et de simples soldats, nous avons aussi utilisé ceux, récemment parus, de collaborateurs de Staline, comme Viatcheslav Malychev, ministre de la Production des blindés, ou de militaires haut gradés tel Stépan Kalinine, commandant de la 24<sup>e</sup> armée. Par ailleurs, cela fait déjà une bonne décennie que nous interviewons, notamment pour la revue *Guerres & Histoire*, les derniers survivants de l'Armée rouge, du siège de Leningrad, des bagnes industriels de l'Oural. Avec les précautions d'usage pour ce type de documents, nous avons intégré certains souvenirs des acteurs du temps. Ajoutons les verbatims des interrogatoires d'anciens généraux et diplomates allemands menés après-guerre par les Soviétiques et également publiés dans les années 2000. Nous n'oublierons pas Sergueï Mikhalev, professeur à l'Institut d'histoire militaire russe, décédé en 2005, dont les deux ouvrages (2000 et 2002) – appuyés sur les archives centrales du ministère de la Défense – sont venus corriger les données du général Krivosheev sur les pertes de l'Armée rouge. Beaucoup de documents demeurent sous les verrous, que ce soit les ordres de la Stavka ou les registres d'entrée des visiteurs dans l'appartement de Staline au Kremlin (nous n'avons accès qu'aux registres du bureau de Staline).

L'écriture de cet ouvrage s'est heurtée au problème de transcription des toponymes. Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, sur un vaste territoire entre Smolensk et Varsovie, le même individu peut avoir vu le nom de sa ville de naissance changer deux, trois et parfois même quatre fois. C'est, par exemple, le cas de la capitale de la Galicie orientale. Connue, jusqu'en 1917, sous le nom de Lemberg, elle devient Lviv (en ukrainien) en 1918 et 1919, puis Lwów (en polonais) entre 1920 et 1939, Lvov (en russe) à partir du pacte Molotov-Ribbentrop, et enfin à nouveau Lviv depuis 1990. Quelle appellation fallait-il choisir, sachant que le choix est politiquement chargé et peut soulever autant d'émotion que l'utilisation du vocable Judée-Samarie à la place de celui de Cisjordanie ? Nous avons opté pour l'appellation en usage officiel au moment des faits.

Enfin, nous ne pouvons omettre l'aide que nous a apportée notre amie moscovite Inna Solodkova. Durant ces six dernières années, elle a bien souvent répondu à nos demandes et parcouru les soixante kilomètres qui la séparent des archives militaires de Podolsk. Qu'elle en soit ici remerciée avec chaleur.



Première partie

---

VERS DES INDES BRUMEUSES<sup>1</sup>



## Le dîner de la rue Bendler

Maria von Hammerstein, née baronne von Lüttwitz, dissimule mal sa nervosité à l'approche des 20 heures. L'épouse du commandant en chef de la Reichswehr – le nom des forces armées allemandes entre 1919 et 1934 – jette un dernier coup d'œil à l'ordonnancement de l'immense table où va se tenir un dîner auquel un invité de dernière minute donne toute son importance. Elle a pris soin de consigner à l'étage ses quatre plus jeunes enfants. En revanche, nous ignorons si ses deux turbulentes filles, Marie Luise, l'aînée, et Helga, la troisième, sont présentes ce soir-là. Quant à son époux, le général von Hammerstein-Equord, il se tient, en grande tenue, sur le perron de sa demeure de fonction sise rue Bendler, au cœur du quartier gouvernemental de Berlin, dans l'immeuble qui abrite la direction de la Reichswehr.

Un peu avant 20 heures, deux douzaines de limousines se succèdent à vive allure. Elles déversent au bas du perron, au milieu d'un essaim d'ordonnances et de gardes du corps, le ministre de la Reichswehr von Blomberg, accompagné de son chef de cabinet le colonel von Reichenau, le ministre des Affaires étrangères baron von Neurath, ainsi qu'une quinzaine de généraux et d'amiraux représentant tout le haut commandement, en particulier les chefs des dix divisions que comprend la Reichswehr. Parmi ces derniers, on relève la présence des quatre hommes qui joueront un rôle clé dans l'attaque de l'Union soviétique, les généraux et futurs maréchaux von Brauchitsch, von Leeb, von Bock et von Rundstedt. Adolf Hitler arrive le dernier, en complet veston noir, accompagné de son seul aide de camp. Il est l'invité presque surprise de ce 3 février 1933.

D'après le récit d'un des témoins, Hitler se serait peu manifesté. Durant le dîner, l'ancien caporal aurait même semblé embarrassé devant cet aréopage galonné. En arrivant, « il s'inclina modestement et gauchement en tous sens ». Hammerstein l'aurait « présenté avec une certaine condescendance » et l'assemblée aurait « réagi avec une froide politesse »<sup>1</sup>. En dehors de Blomberg, Reichenau, Neurath et Hammerstein, aucun des présents n'a encore rencontré l'agitateur de brasserie devenu chancelier d'Allemagne soixante-douze heures auparavant. Outre un long entretien privé en avril 1932, le colonel Reichenau a eu droit à une lettre personnelle, datée du 4 décembre 1932, dans laquelle le chef nazi expose son antisoviétisme, sa vision des alliances futures du Reich, son programme de politique militaire et son intention de mettre au pas les esprits. Blomberg l'a vu trois fois, dont deux en réunion de cabinet. Hammerstein a

participé à au moins trois réunions avec Hitler : la première à la mi-janvier 1931, la deuxième, le 28 avril 1932 en compagnie de son ami Schleicher, la troisième, six jours avant le dîner de la Bendlerstrasse, en secret, dans la villa des Bechstein, de vieux amis d'Hitler. La plupart des militaires présents, souvent nostalgiques de l'empereur Guillaume, ont manifesté peu de sympathie pour le chef nazi durant son tumultueux parcours vers le pouvoir, ce qui ne signifie pas qu'ils voient son arrivée à la chancellerie d'un mauvais œil. Au contraire. Après tout, leurs aspirations conservatrices et nationalistes recoupent les siennes sur bien des points et, pour la plupart, il semble représenter le moindre mal. Blomberg a même eu un véritable coup de foudre personnel, évoquant les yeux extraordinaires de celui qu'il voit comme « le grand médecin<sup>2</sup> » de l'Allemagne. Hammerstein a proposé d'aider à la nomination d'Hitler par le président Hindenburg, et Beck a salué le 30 janvier 1933 comme « le premier grand rayon de lumière depuis 1918<sup>3</sup> ». On peut supposer que la curiosité est le sentiment dominant dans l'assistance. D'autant plus que nul n'est dupe du prétexte invoqué par Hammerstein pour inviter Hitler rue Bendler, à savoir le soixantième anniversaire de von Neurath. Un autre élément, quelques jours auparavant, a aiguïé la curiosité des militaires, voire créé, parmi eux, un certain émoi. Le 22 janvier 1933, en effet, sans prévenir quiconque, Hitler s'est présenté à la porte de la caserne du 12<sup>e</sup> régiment de grenadiers, à Francfort-sur-l'Oder<sup>4</sup>. Le 31 janvier, à peine arrivé au pouvoir, toujours au débotté, il est allé discourir sur l'esprit de la nouvelle Allemagne dans plusieurs casernes berlinoises. Aucun prétendant civil à la chancellerie n'avait montré pareilles affections. Ou bien faut-il lui prêter des intentions subversives, ces initiatives violant l'apolitisme théorique de la Reichswehr ? Ces étranges visites sont, parions-le, la véritable raison pour laquelle le général Hammerstein a invité Hitler chez lui.

Le dîner se passe sans incident et l'on peut imaginer les convives penser qu'Hitler n'est, après tout, venu que pour se présenter aux chefs d'une institution militaire encore reconnue par beaucoup d'Allemands comme l'arche sainte de la nation. Après le dessert, Maria von Hammerstein prend congé et monte rejoindre ses enfants. À peine a-t-elle tourné les talons qu'Hitler se dresse, brise avec les mondanités et se lance dans un discours de deux heures trente, objet véritable de sa visite. De ce long monologue enflammé nous possédons trois versions. Deux d'entre elles restituent le propos sous forme de notes prises par des officiers d'ordonnance, assis au second rang, hors de la vue d'Hitler. La dernière version, un long brouillon protocolaire non-signé, n'a fait surface qu'en 2000. Les recoupements entre les trois textes permettent une reconstruction solide du discours.

Pour saisir le caractère inattendu des propos tenus chez le général Hammerstein-Equord, deux choses doivent demeurer à l'esprit. D'une part, même si la Reichswehr se veut apolitique, si ses membres n'ont pas le droit de vote et ne peuvent adhérer à un parti, il est peu probable que les officiers présents n'aient pas lu si ce n'est les 800 pages de *Mein Kampf*, à tout le moins un résumé. Comment ces hauts responsables ne figureraient-ils pas parmi les 241 000 acheteurs de l'ouvrage ? Tous savent qu'Hitler a écrit noir sur blanc que l'avenir du Reich passerait par la destruction de l'État soviétique et la conquête des espaces russes. Il est aussi probable que, comme presque tous les responsables politiques

et militaires, ils n'aient pas cru ce qu'ils lisaient, ou qu'ils l'aient minoré, en remplaçant la Russie par la Pologne, dont l'existence est insupportable à tous. Cette incrédulité, d'autre part, n'a pu qu'être confortée par les discours, appels et interviews récents d'Hitler, en particulier ceux donnés depuis le 30 janvier, et encore le matin même. En matière de politique étrangère, le nouveau chancelier n'a en effet parlé que de désarmement, de paix, de « communauté des nations » et du « christianisme comme base de toute notre morale ». Les invités de la rue Bendler s'attendent donc à voir le nouveau chancelier enfile les souliers vernis d'une politique extérieure plus mesurée, loin des fanfaronnades de ses débuts. Ce soir-là, chez les Hammerstein-Equord, éloigné des micros, face aux détenteurs de la force armée, Hitler parle sans fard. Il ne dit rien qui ne se trouve déjà dans *Mein Kampf*. Mais ce qu'avait écrit du fond de la prison de Landsberg un agitateur qui semblait en bout de course n'a ni le poids ni la valeur de ce qu'énonce le vingt-et-unième chancelier de la République allemande.

La lutte des races, commence-t-il, est le moteur de l'histoire. Tout peuple doit être maître ou esclave. Par les moyens les plus brutaux, en s'arrogeant tous les pouvoirs, il annonce à son auditoire qu'il entend extirper « à la racine » la démocratie, le pacifisme et le marxisme des esprits allemands, qu'il coulera dans le moule d'une communauté nationale harmonieuse. La jeunesse sera mise à l'école du combat « par tous les moyens ». La voix enflé, Hitler retrouve les mots de ses meetings : « Depuis 14 ans, je suis un prophète ! », déclare-t-il, avant de livrer, dans le dernier quart d'heure de son intervention, une de ses prédictions :

Dans un délai de six à huit ans, le marxisme aura été anéanti, le peuple éduqué dans l'esprit national-socialiste. Alors, l'armée sera capable de mener une politique extérieure active et d'atteindre par les armes le but, l'élargissement de l'espace vital allemand. Ce but se situera vraisemblablement à l'Est. Là, une germanisation des peuples annexés et conquis est impossible. On ne pourra germaniser que le sol. On devra, comme la France et la Pologne ont fait après la guerre, expulser quelques millions de personnes. [...] Nous, [les nazis], nous tiendrons aux côtés de l'armée, nous travaillerons pour l'armée et avec l'armée. La glorieuse armée allemande, où règne encore l'esprit héroïque de la guerre mondiale, remplira ses missions en toute indépendance.

Messieurs les généraux, à présent je vous adresse ma demande : combattez avec moi pour ce grand but, comprenez-moi et soutenez-moi, non pas avec les armes mais moralement. Vous ne retrouverez jamais un homme qui, comme moi, mettra toutes ses forces au service de ce but, sauver l'Allemagne<sup>5</sup>.

Aucun des vingt ou trente convives n'interrompt l'orateur. Aucun ne sursaute à voir ainsi tomber le masque d'une relative modération en politique étrangère, ajusté dans le seul but d'arriver au pouvoir. Que le tout nouveau chancelier se révèle être un menteur, un hypocrite et un aventurier, ne soulève pas de cris. Aucun des officiers présents, tous élevés dans la vieille Allemagne impériale, tous pétris d'honneur et de raison, tous, à une exception près, issus d'une aristocratie qui se voit et se vit comme l'avant-poste de la civilisation européenne, aucun ne proteste contre ce programme de terreur dénué de tout scrupule,

ignorant toute tradition politique européenne. Personne ne dénonce l'utopie meurtrière ou la déraison idéologique. Les réactions des participants à la soirée – telles que nous les connaissons par leurs témoignages d'alors ou d'après-guerre – sont celles de l'approbation ou du silence. Reconstituer une puissante armée, réarmer en grand, réintroduire le service militaire obligatoire, réduire à néant le traité de Versailles, quel Allemand n'applaudirait pas ? Promettre aux chefs militaires qu'ils n'auront pas à aider, par les armes, le pouvoir nazi dans son œuvre de mise au pas intérieure, tout en conservant le monopole de la force armée, lequel ne demanderait à le croire ? Qu'un État autoritaire remplace la démocratie haïe, que la classe ouvrière soit détournée du communisme et intégrée à la nation, fut-ce par la force, lequel des conservateurs présents trouverait à y redire ?

Sans doute, plusieurs des invités du général von Hammerstein-Equord n'ont pas pris au sérieux le programme d'expulsion des peuples de l'Europe orientale et de germanisation de leur ancien espace de vie, ou la perspective, énoncée en clair, d'avoir à lutter à la fois contre la France et l'Union soviétique. Mais leur silence vaut approbation. Ce premier renoncement en appelle d'autres. Hitler est venu chercher un partenariat avec l'armée : il trouve une complicité, qui sera sans arrêt renforcée et radicalisée par l'incroyable série de succès diplomatiques, économiques et militaires qui, entre 1933 et 1941, en fera un mythe vivant, étouffant les scrupules, les craintes et les doutes des chefs militaires, à peu d'exceptions près. De façon spontanée – un des présents parlera d'un « appel venu du cœur » –, il a laissé voir certains de ses desseins les mieux cachés (il faudra attendre 1937, et plus encore 1939, pour qu'il en parle à nouveau). Cet aveu de faiblesse calculé, ce risque assumé lui a livré l'armée allemande, l'instrument consentant de sa future politique d'agression, de réduction en esclavage et de génocide. Il n'a laissé dans l'ombre qu'un pan de sa vision du monde, un pan pourtant central : la solution du « problème juif ». Cette alliance entre Hitler et l'armée, nouée dans la salle à manger du général von Hammerstein-Equord, pourrait fournir un début à l'histoire de l'opération Barbarossa si, depuis dix ans, elle n'avait déjà été en germe dans la tête d'Hitler. Sans cette alliance inconditionnelle, l'attaque n'aurait pas eu lieu ou, du moins, elle n'aurait pas revêtu le même caractère exterminateur. L'alliance se soudera, pour le pire, dans le serment personnel au Führer prêté à partir d'août 1934 et dans l'acceptation, pour les plus haut gradés, de dons secrets d'argent, de domaines, d'exemptions fiscales, c'est-à-dire d'une corruption massive<sup>6</sup>. L'opération Barbarossa est fille de la volonté conjointe d'Hitler et du haut commandement des forces armées. Les autres forces politiques, sociales ou économiques pèsent moins au regard de cette alliance.

Tous les présents au dîner de la rue Bendler, à l'exception d'Hammerstein-Equord mis à l'écart l'année suivante, seront récompensés d'avoir accepté l'alliance avec le national-socialisme. Von Brauchitsch prendra le commandement en chef de l'armée de terre. Von Leeb, von Bock, von Rundstedt seront à la tête des trois groupes d'armées qui éventreront l'Union soviétique à l'été et à l'automne 1941. Le général Ludwig Beck deviendra chef de l'état-major général. Seul des présents à s'opposer activement et précocement à Hitler, il animera la résistance militaire après sa démission en août 1938. Ironie de l'histoire, c'est de la salle à manger de